

## Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée

Catherine Mavrikakis

---

Numéro 228, septembre–octobre 2009

Spirale 30 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2009). Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée. *Spirale*, (228), 10–13.

## Le prix Spirale-Eva-Le-Grand

Afin de rappeler la mémoire d'Eva Le Grand, décédée le 7 juillet 2004, collaboratrice insigne de *Spirale*, le prix *Spirale* de l'essai, créé en 1995, est devenu, à partir de l'attribution 2003-2004, le prix *Spirale-Eva-Le-Grand*.

Ce prix est décerné chaque année pour un essai ou un recueil d'essais portant sur les arts, les lettres ou les sciences humaines ou toute question touchant la culture; l'ouvrage doit avoir été publié au Québec ou ailleurs au Canada.

Par ce prix (une œuvre d'art d'un artiste québécois), *Spirale* veut reconnaître la contribution d'un ouvrage de réflexion sur des enjeux qui concernent aussi bien la culture actuelle que sa mémoire et qui s'inscrivent dans le travail de recension et de critique accompli par la revue elle-même. Le comité de rédaction fait office de jury. Le jury nomme les finalistes au cours de l'été et le nom du lauréat est connu au cours de l'automne.

- 2007-2008** Terry Cochran  
DE SAMSON À MOHAMMED ATTA.  
FOI, SAVOIR ET SACRIFICE HUMAIN (Fides)
- 2006-2007** Victor-Lévy Beaulieu  
JAMES JOYCES, L'IRLANDE, LE QUÉBEC,  
LES MOTS (Éditions Trois-Pistoles)
- 2005-2006** Catherine Mavrikakis  
CONDAMNER À MORT. LES MEURTRES  
ET LA LOI À L'ÉCRAN (PUM)
- 2004-2005** Robert Richard  
L'ÉMOTION EUROPÉENNE. DANTE, SADE, AQUIN  
(Éditions Varia)
- 2003-2004** Guylaine Massoutre  
L'ATELIER DU DANSEUR (Éditions Fides)
- 2002-2003** Michel van Schendel  
LE TEMPS ÉVENTUEL. HISTOIRE D'UN HOMME  
ET DE PLUSIEURS (Éditions de l'Hexagone)
- 2001-2002** Claude Lévesque  
PAR-DELÀ LE MASCULIN ET LE FÉMININ  
(Éditions Aubier)
- 2000-2001** Jocelyn Létourneau  
PASSER À L'AVENIR. HISTOIRE, MÉMOIRE  
DANS LE QUÉBEC D'AUJOURD'HUI (Éditions Boréal)
- 1999-2000** Paul Chamberland  
EN NOUVELLE BARBARIE (Éditions de l'Hexagone)
- 1998-1999** Régine Robin  
LE GOLEM DE L'ÉCRITURE.  
DE L'AUTOFICTION AU CYBERSOI (XYZ éditeur)
- 1996-1997** Pierre Vadeboncoeur  
VIVEMENT UN AUTRE SIÈCLE! (Éditions Bellarmin)
- 1995-1996** Marc Angenot  
LES IDÉOLOGIES DU RESENTIMENT (XYZ éditeur)
- 1994-1995** Neil Bissoondath  
SELLING ILLUSIONS. THE CULT  
OF MULTICULTURALISM IN CANADA (Penguin  
Books)

## Lettre à la question du

Amis,

En 1979, alors que j'entre à peine à l'université, dans un département de littérature, je pense avec une arrogance qui reste à l'époque encore un peu humble, avoir une idée juste de la place des intellectuels ou des universitaires dans le monde. Je crois comprendre ce qui se passe pour eux au Québec, en France et ailleurs. Mes neuf heures de philosophie chaque semaine en classe de terminale m'ont permis de disserter de façon théorique sur les liens entre l'intellectuel et le pouvoir. Durant la dernière année que je viens de passer à mon collège, un professeur de français est arrivé directement de Téhéran, cette ville au nom magique qu'il a quittée à toute vitesse, à cause de la révolution islamique. Là-bas, on vient de fermer les écoles étrangères et de s'en prendre aux quelques intellectuels qui restaient en Iran après le régime totalitaire, lui aussi, du Shah. Mon prof de philo, Michel Bourdeau, a fait Mai 68 et déteste, je le devine, les nouveaux philosophes qui deviendront pourtant célèbres et même romanciers. Bien que je vienne d'un milieu familial peu éduqué, les années que j'ai passées dans une école privée, « un lycée français à l'étranger » (comme on dit à l'époque), m'ont appris à croire, à tort, que l'éducation est une valeur universelle, que les gens intruits sont reconnus ici-bas, qu'ils sont importants pour les sociétés et que leur voix perce. L'éducation vaincra l'obscurantisme. C'est ce que je pense. Participant, sans le vouloir, au mythe français de l'époque qui garde l'idéal des Lumières, je vois la vie comme un lieu de batailles pour les pensées et je crois que certaines idées changent le monde. Je suis simplement une fille de mon époque, de mon milieu. Quelqu'un qui finalement ne comprend pas grand-chose et qui surtout n'a aucune idée de ce qui s'en vient.

Je ne connais que le passé, et surtout pas l'avenir.

J'ai découvert au milieu des années 1970 en lisant Platon, et tout particulièrement *L'Apologie de Socrate* que mon grand frère affectionnait, qu'on pouvait mourir pour ses idées, qu'il existait des pays où certains individus se battent pour celles-ci et aussi pour la liberté

# quelques camarades sur mépris et du prix de la pensée

d'expression. En 1979, je me mets à lire Senghor, Fanon, Césaire, Memmi, Vallières. J'apprends quels sont les enjeux intellectuels des luttes pour l'indépendance au Québec et ailleurs. Mon père a longtemps vécu en Algérie, et je me sens concernée à plus d'un titre par ces problèmes. Je comprends combien les littéraires, et tout particulièrement les poètes, sont là pour faire entendre la voix des opprimés. Je sens confusément que la philosophie n'est pas une discipline développée dans les nations minoritaires, qu'on lui préférera toujours la poésie qui exprimerait davantage l'esprit d'un peuple, d'une communauté, d'une oppression. Je suis quelques cours de philosophie à l'université et même si je préfère cette dis-

---

*Trente ans plus tard, en 2009, je suis prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse que j'ai été et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans notre monde.*

---

cipline à la littérature qui m'est enseignée de façon somme toute assez conventionnelle, je me dis que faire de la philosophie en 1979 au Québec relève d'une foi que je n'ai pas. Autour de moi, des jeunes hommes (que je m'amuse à appeler les conscrits) partent pour Heidelberg, Paris ou Oxford pour faire de la philosophie, celle que l'on ne fait pas vraiment ici. Moi, enfant d'immigrants, je n'ai pas le courage de m'exiler davantage. Au Québec, la littérature semble être vivante. Une promesse. J'en ferai donc.

Trente ans plus tard, en 2009, je suis prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse que j'ai été et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans notre monde. Mais sur les liens de la philosophie et du Québec, je continue à penser passablement la même chose, tout en déplorant peut-être toujours davantage cette absence d'amour de la philosophie en terre québécoise qui a donné naissance, il faut bien l'avouer, à très peu de philosophes et de théoriciens reconnus ici. Le poète s'est souvent vendu bien mieux que le philosophe et ce dernier a dû aller se faire voir ailleurs, s'il voulait écrire ou penser. Bien sûr, il est normal pour un intellectuel d'aller dans d'autres pays faire ses études, de se déplacer à travers la pensée et la planète, pour acquérir une formation. Mais pour ceux qui se destinaient à la philosophie à l'époque, la place faite à cette dernière au Québec rendait la nécessité de partir plus pressante, puisque l'exil était bel et bien à l'intérieur même d'une société qui semblait avoir condamné

une pensée autre que basée sur une politique nationaliste, pas toujours très philosophique.

Malgré le sentiment souvent très juste des dimensions réduites du milieu intellectuel et culturel ici, il y a eu quand même un moment, dans les années 1970 et 1980, un idéal poétique, la foi dans une poésie salvatrice (souvent proche de la chanson) confondue avec le discours national, qui donnait à ce dernier le souffle qu'il recherchait. La littérature pouvait alors se la jouer mégalomane. Elle participerait à l'avenir. La philosophie n'avait qu'à aller se rhabiller. Elle n'avait pas assez de racines.

La condition des poètes au Québec, on le dit assez, n'a plus rien d'idyllique aujourd'hui. Elle ne fait pas rêver. Je sais, comme tout le monde, à quelle pauvreté réelle et symbolique se condamnent de nombreux talents. Les recueils de poésie ne sont guère lus et passent à la trappe, plongés dans l'oubli avant même leur parution. La poésie, beaucoup moins proche des combats nationalistes, de projets rassembleurs, moins messianique qu'elle ne l'était dans les années 1970 et 1980, a perdu de son aura. On n'en a plus que pour les romanciers, les vrais méchants de ce monde, ces gens capables de pactiser avec le diable, l'*establishment*, le récit et éventuellement (qui sait?) le succès et l'argent. Dans la lutte que les intellectuels pourraient se faire sur la scène intellectuelle, si une telle scène existait, les poètes seraient immédiatement vaincus. Dans cette situation des plus précaires que connaissent la culture et la pensée au Québec, au Canada, et dans le monde, dans cette volonté d'extermination des intellectuels qui ne vient malheureusement pas seulement des gouvernements (soyons sérieux...), on peut évidemment s'accrocher à l'université et se dire avec raison que là se fabriquent des discours, des pensées importantes qui, bien qu'elles aient peu d'impact sur la société actuelle, en auront vraisemblablement un jour, sans que l'on sache comment, les voies de dieu étant impénétrables.

Il y a bien eu un embourgeoisement du Québec (semblable à celui qu'ont connu beaucoup de pays occidentaux) qui a permis un accès plus large à l'université et qui suscite un intérêt des plus nantis pour la « Grande Culture » et pour un type de réflexion soutenue. La mondialisation, même si beaucoup d'érudits et de savants la dénoncent, aura favorisé l'accélération des échanges entre les universités, les cultures. Les universitaires québécois sont invités dans le monde pour faire part de leurs travaux, de leurs recherches et il s'est vraiment établi un réseau de spécialistes qui donne à l'échange, peut-être, un sens.

Mais au Québec, au Canada, l'intellectuel dans la Cité, loin du monde universitaire, il faut l'avouer, est singulièrement peu présent. Cette place que le poète occupait parfois avant (on pense ici tous, pourtant sans vraie nostalgie, à Gerald Godin aux côtés de René Lévesque) n'est pas simplement vide, laissée vacante. Elle a complètement disparu de telle sorte que l'on oublie même sa nécessité. Les élections aux États-Unis ont quand même donné lieu à une résurgence de citations et de références historiques dans le discours politique. Ce n'est pas la moindre des réussites d'Obama. Ici, s'il arrive qu'à la radio de Radio-Canada, on nous sorte de temps à autre du placard intellectuel perçu comme honteux un philosophe ou un penseur pour venir parler d'un sujet précis, force est quand même de constater que l'on ne veut pas entendre les intellectuels dans les médias actuels. On leur préfère des spécialistes bâillonnés à l'avance qui viennent discuter sur un domaine très précis, mais dont l'intervention ne doit jamais déborder un champ de compétence très circonscrit. L'intellectuel qui, bien qu'ayant un domaine de spécialisation, pouvait donner son avis sur tout, a presque totalement disparu. Semblable au médecin généraliste, il est en voie d'extinction. On lui préfère l'expert dont la parole n'a finalement aucun retentissement dans le public, puisque son discours reste confiné à son savoir, extrêmement limité. On se méfie des quatre ou cinq figures d'intellectuel qui, comme des spectres, hantent de temps à autre les ondes médiatiques. On ne veut pas de personnages qui pensent, qui se battent pour des idées, qui critiquent ouvertement des situations ou des événements, des gens, des livres, mais on recherche des êtres qui détiennent un savoir calme et très précis dans un domaine étroit. Dans les médias, les intellectuels sont recrutés grâce à

des banques de données. Les universités dressent une liste de spécialistes qu'ils fournissent aux chaînes de télévision et surtout de radio, tant le visage de l'intellectuel a été évacué de toute représentation pour laisser la place à la voix grave du spécialiste. Il s'agit pour l'universitaire d'aller dire quelque chose sur un sujet bien particulier et surtout de n'avoir aucune idée sur le reste de l'univers qu'il n'a pas l'air de toute façon de connaître. Le charisme, l'engagement sont devenus extrêmement suspects, de même que le style. On aura beau me répéter que les médias veulent des gens qui séduisent et qui restent sans contenu, je soutiendrai que les universitaires qui passent dans les médias sont au contraire réduits à un contenu préformaté, sans aucun droit à une parole qui pourrait charmer. La domestication des intellectuels qui passe par la spécialisation ne leur est pas complètement imposée. Michel Surya a raison là-dessus dans son livre *Portrait de l'intellectuel en animal de compagnie*. Les intellectuels (mais existent-ils encore? nous nous le demandons souvent) consentent à la portion congrue des médias en acceptant de ne prendre que la place qu'on leur donne, en jouant aux chiens savants qu'ils sont peut-être. Chacun dans sa niche se met à aboyer avec les loups.

C'est contre cette domestication de l'intellectuel que Jean-Paul Sartre tentait de lutter en 1964, quand il refusa le prix Nobel. Il disait alors qu'un écrivain ne devait pas devenir lui-même une institution ni se faire reconnaître par des organisations. Il y avait dans le geste de Sartre la peur de se faire avaler par un système, de perdre une liberté. Sartre disait qu'il voulait encore signer : « Jean-Paul Sartre ». Tout court. Et non : « Jean-Paul Sartre, Prix Nobel de littérature ». En 1969, Hubert Aquin refusa le prix du Gouverneur Général, même s'il se permit d'accepter d'autres prix par la suite, qui ne lui étaient pas décernés par le gouvernement canadien. En 1979, quand j'entre à l'université, j'ai à l'esprit que les intellectuels sont des gens libres, qui posent des actes qui ont un sens et un impact dans la société. Et comme pas mal de mes contemporains, j'ai, à l'époque, un rapport de très grande méfiance envers toute reconnaissance de la pensée. Ce mépris des prix a fait partie de ma formation la plus sérieuse. Pourtant, dans le contexte actuel, trente ou quarante ans plus tard, je pense que le refus du Nobel ou d'un autre prix n'aurait pas plus d'impact que son acceptation.

Dans les journaux, on consacre rarement plus de cinq lignes aux récompenses intellectuelles ou culturelles, et celui ou celle qui déclinerait l'anodin se verrait traité de prétentieux ou de pim-bêche, parce qu'il ne peut plus rien y avoir de politique de nos jours pour l'intellectuel à mettre en scène un refus, à faire une scène. Dans nos sociétés occidentales, l'intellectuel n'a plus de pouvoir, et ce serait vraiment vanité que de croire à une place importante de la réflexion et de la culture dans le monde. Il serait de mauvais goût de faire du bruit à l'enterrement perpétuel de la pensée, et de tenter de réanimer ce qui est déjà depuis longtemps mort étouffé. Un refus de prix serait pris pour un caprice personnel du lauréat. Il serait impossible de voir dans un geste aussi vain une portée sociale ou politique.

Or il ne s'agit pas pour moi ici de tomber dans un cynisme que j'exècre et de dire que les intellectuels et les créateurs doivent accepter les prix qui leur sont parfois attribués parce qu'il n'y a rien à faire et que, de toute façon, l'acceptation d'un prix constitue un mal sans importance. Mais j'avoue ne pas savoir toujours comment vraiment redonner un sens à ce qui me semble être une

comédie un peu grotesque, mal jouée par les intellectuels et les institutions. Je suis particulièrement mal à l'aise quand il s'agit de défendre les prix pour la réflexion ou pour l'essai alors que si peu de gens s'intéressent encore à lire des livres qui ne racontent pas des histoires. Je suis bien placée pour le savoir... Les presses universitaires font exister les livres des savants et donnent une place méritée aux travaux d'érudits. Ces publications permettent, dans le meilleur des cas, de faire avancer les sciences (fussent-elles humaines) ou encore d'ajouter une ligne de plus dans le cv d'un professeur qui aura ainsi une promotion dans les années qui suivent la publication d'un ouvrage. Mais qu'arrive-t-il aux textes à valeur essayistique qui, tout en relevant d'une érudition et d'un travail de recherche, tentent aussi d'œuvrer plus largement à redonner une place à la pensée dans la Cité? Qu'arrive-t-il aux intellectuels qui ne sont pas des universitaires (je pense aux professeurs de cégep, aux psychanalystes, aux poètes, aux journalistes, aux pigistes de la réflexion et à tous ceux et celles qui sont de bonne volonté et pas trop bêtes) et qui me semblent vouloir, malgré tout, penser au Québec? Leurs livres ont souvent du mal à

.....  
... si l'intellectuel n'a pas de place désignée  
dans la Cité, sa seule chance est  
la communauté, même petite, et l'échange  
avec ses camarades, qui partagent  
malgré tout un rêve avec lui.  
.....

se faire publier et ne font pas l'objet de reconnaissance. Ces essais qui semblent venus souvent de nulle part ont tendance d'ailleurs à disparaître, tout comme les voix éteintes des intellectuels d'ici.

Dans ces conditions, qu'apporte le prix *Spirale* de l'essai? Ce prix est décerné chaque année pour un essai ou un recueil d'essais publié au Québec ou au Canada, portant sur les arts, les lettres ou les sciences humaines ou toute question touchant la culture. À quoi peut-il bien servir? Que donne-t-il aux intellectuels et à la société? Le prix *Spirale*, devenu le prix Eva-Le-Grand en 2004, après la mort d'une essayiste, collaboratrice importante de la revue, existe depuis 1995. « Il veut reconnaître la contribution d'un ouvrage de réflexion sur des enjeux qui concernent aussi bien la culture actuelle que sa mémoire, et qui s'inscrivent dans le travail de recension et de critique accompli par la revue elle-même. » Très souvent, l'obtention du prix est saluée par quelques lignes polies, indifférentes, dans les journaux, et fait l'objet d'une fête organisée par la revue où l'on ne retrouve en général pas plus qu'une cinquantaine de personnes. En 2006, lorsque j'ai reçu ce prix, j'ai lancé à la blague qu'il s'agissait là pour moi d'un prix de camaraderie. Je n'avais pas tort. Si je voulais dans un premier temps ennuyer gentiment le comité de rédaction composé d'amis avec lesquels j'avais travaillé à *Spirale*, je pensais surtout à la question de la solidarité intellectuelle, faite sur l'amitié, à la base de regroupements des intellectuels en voie

d'extinction. Je l'affirme encore maintenant : j'ai reçu en 2006 un prix de camaraderie. J'en suis persuadée. C'est beaucoup. Je vous en remercie.

Si l'intellectuel refuse de se confondre avec l'universitaire spécialiste et ne veut pas appartenir à un réseau préfabriqué de reconnaissances institutionnelles dans des revues savantes, si l'intellectuel n'a pas de place désignée dans la Cité, sa seule chance est la communauté, même petite, et l'échange avec ses camarades, qui partagent malgré tout un rêve avec lui. C'est, à mon avis, une des rares façons pour l'intellectuel de ne pas tomber dans le cynisme que de croire encore à de petits groupes, de petites cellules où se donnent à voir des affinités de pensée et où la spécialisation de chacun n'est pas le dénominateur commun du regroupement. Il s'agit plutôt de réfléchir ensemble à un projet social, culturel et parfois politique qui, malgré les divergences d'opinions, crée une mini-société dont on peut rêver qu'elle soit contagieuse. Le prix Eva-Le-Grand a, bien sûr, quelque chose de désuet, de ridiculement petit. Le prix (simplement une œuvre!) ne vient pas couronner avec pompe et fracas un grand succès, mais au contraire montre que la culture fait circuler la culture, qu'il existe des liens entre les artistes, les penseurs et qu'une vision commune de réflexion est possible hors des départements universitaires, des corporations ou encore des associations de spécialistes.

Le prix *Spirale* est peut-être en train de tenter de réanimer chaque année quelque chose qui est déjà mort : la pensée hors des institutions de savoir et de la spécialisation meurtrière pour la réflexion. Alors, tant mieux. J'aime les gens qui s'acharnent à croire dans les rêves impossibles. Les intellectuels sont là pour cela sur la terre, pour faire advenir l'improbable.

Je souhaite donc longue vie à *Spirale*, cette revue qui croit encore en quelque chose comme à elle-même, à la pensée et à la culture, malgré des vents si défavorables. Bonne continuation à cette folie-là, si impossible.

Je vous embrasse, camarades.  
Encore merci. ☺

**CATHERINE MAVRIKAKIS,**  
Prix Eva-Le-Grand 2006